

A. S. BONNET

PARTAGÉS ENTRE
DEUX MONDES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042518813

Dépôt légal : septembre 2025

À ma grand-mère, qui m'a transmis l'amour des livres.
À ma première lectrice, Manon, complice silencieuse de
mes écrits d'enfant.

À Gaëtan, dont le regard éclairé a nourri mon inspiration.
À Sevan, qui m'a donné la force de faire naître ce rêve.

1.

« Et si nous n'étions plus
que le souvenir de quelqu'un ? »
– Stanislas Jerzy Lec

Avez-vous déjà eu l'impression de tomber dans le vide pendant votre sommeil ? Ressenti cette sensation de chute qui vous réveille en sursaut, hors d'haleine. Une sensation fugace, qui s'évanouit dès que vos mains retrouvent le réconfort d'un lit ferme sous votre corps en transe. « Ouf, tout va bien », vous vous murmurez doucement. « Ce n'était qu'un mauvais rêve. » Et, presque aussitôt, vous replongez dans votre nuit paisible.

C'est ce qui est en train de m'arriver en ce moment, mais cette fois, ce sursaut salvateur ne vient pas. Je tombe. Encore et encore. La chute semble infinie, comme dans un puits sans fond. Je cherche désespérément, à tâtons, la douceur familière de mon lit, mes doigts ne rencontrent que le vide. J'ouvre les yeux, espérant me réveiller, tout ce que je vois, c'est un tourbillon d'images qui défilent à une vitesse folle. Le décor est étranger, bien loin de l'endroit dans lequel je me suis endormie en m'effondrant sur mon lit, encore tout habillée, après une soirée agréable en compagnie d'un homme charmant prénommé Jerzik. Suis-je en train de rêver ?

Les images qui s'enchaînent m'appartiennent. Des fragments de ma vie. Pas forcément des événements marquants par leur importance, mais par leur intensité émotionnelle. Et ces émotions, je les ressens à nouveau, comme si elles m'assaillaient, brutales et intenses, au milieu de ce tumulte. Tout est flou. Mon esprit saisit vaguement le sens de ce chaos, sans me laisser le temps de l'analyser. La joie, la douleur, l'euphorie, la colère :

un tourbillon me submerge. Puis, soudain, une image s'impose, plus nette.

Un nourrisson. Moi, à ma naissance. Un bébé... pas vraiment beau, je dois l'admettre. Avec une touffe de cheveux noirs comme l'ébène, donnant à mon visage un air sévère. Et sur mon crâne encore fragile, trône un énorme hématome. Une entrée dans le monde pour le moins peu flatteuse. Heureusement, comme un bon vin, je me suis bonifiée avec le temps. Aujourd'hui, je peux dire que je suis une femme plutôt séduisante. Mon corps arbore des formes sportives, avec des muscles délicatement dessinés tout en conservant ma féminité. Mes yeux noisette tirent sur le vert lorsqu'ils captent la lumière du soleil ou s'animent sous l'effet des émotions et ils s'accordent parfaitement à ma chevelure aux reflets dorés.

Soudain, une nouvelle scène s'installe. J'ai cinq ou six ans. Je suis au guidon d'un vélo rouge, un vieux modèle de seconde main ayant appartenu à mon frère. Ce jour-là, je fis la course contre ses copains, tous bien plus grands que moi. Déterminée à les battre, j'ai pédalé de toutes mes forces, dépassant mes propres limites. La victoire fut mienne, mais la chute qui s'ensuivit aussi. Mon vélo a guidonné, et je me suis écrasée au sol, laissant une longue brûlure sur mon bras. Et pourtant sous mes larmes je rayonnais. J'avais gagné. Ce bras en écharpe était comme un trophée.

Une autre image me frappe. Cette fois, j'ai neuf ans. Je porte fièrement le maillot de Zizou, le héros de la Coupe du Monde 1998. À cet âge, je ressemblais à un garçon manqué. D'ailleurs lorsque quelqu'un me demandait ce que je voulais devenir plus tard, je répondais sans hésitation : « Je veux être un garçon. » Un vœu aussi sincère qu'innocent, cri du cœur d'une enfant encore en quête de son identité.

L'image suivante est un cheval. Louvet, un hongre doré aux crins noirs. Le compagnon de mes rêves, mon miroir d'émotions et de caractère. Pendant dix ans, il a été mon confident, mon refuge, ma liberté incarnée. Jusqu'à ce jour de septembre, où il m'a quittée. Ce fut en Afrique, dans la poussière et la chaleur d'un pays en conflit que j'ai appris sa disparition. Je n'étais même pas là pour l'accompagner dans son dernier voyage.

À ma grande surprise, je commence à apprécier ce défilé. Revisiter ces instants perdus à quelque chose de fascinant. Mais

une question demeure : où m'emmène ce tourbillon ? Vais-je continuer à chuter pour toujours ?

Cette sensation qui, au début, me paraissait insupportable est maintenant presque agréable. Le corps humain possède une capacité d'adaptation remarquable, et je m'en rends compte ici. Cette chute, je l'apprivoise, tout comme on appréhende les premiers mètres d'une via ferrata. Suspendu à une paroi vertigineuse, on s'agrippe au moindre appui, fébrile, hésitant. Puis, au fil des minutes, la peur s'évapore. On se sent léger, presque invincible.

Tomber dans le vide ou voler, n'est-ce pas un rêve d'enfant ? Cette chute interminable, je l'accueille désormais comme une invitation à la liberté. Mon corps flotte, léger et détendu, tandis que le vide m'entoure.

Prendre conscience de ce bien-être me permet de contrôler les images qui défilent devant mes yeux. À présent, une scène se fige, suspendue dans le temps. Elle m'emporte dans un taxi jaune vif qui fend les rues chaotiques et vibrantes d'Abidjan, capitale économique de la Côte d'Ivoire. Le pays de Magic System et des sourires éclatants. Les Ivoiriens m'ont toujours fascinée, malgré la précarité et la violence omniprésentes, ils cultivent une joie de vivre contagieuse, toujours prêts à s'élancer dans un coupé-décalé endiablé à la moindre occasion. Un souvenir précis refait surface, une soirée dans le quartier de Koumassi, non loin des rives agitées de la lagune abidjanaise. Nous étions invités, mes amis et moi, à dîner chez Cobra, un ancien garde du corps d'un président ivoirien. Cobra était colossal, un homme à l'allure impressionnante, approchant les deux mètres. Ce soir-là, il nous initia à ce qu'il appelait son « rite d'intronisation au koutoukou », une boisson locale obtenue par distillation du vin de palme, connue pour ses effets puissants, parfois délirants. L'épreuve était simple : trois verres, à boire d'un trait, sous son œil vigilant trônant en maître de cérémonie. Aucun de nous n'osa protester, et nous nous sommes soumis religieusement à cette tradition insolite. La soirée s'est terminée dans un flou épique. Au petit matin, seuls quelques flashes d'hallucinations subsistaient. Ce qui s'est passé entre notre départ de chez Cobra et notre réveil dans la villa reste un mystère complet pour nous tous.

Les images continuent de se déverser en vagues rapides et intenses. Je me sens impuissante, incapable de les arrêter. Une pression s'installe dans ma tête, comme si elle était sur le point d'exploser. Puis, soudain, une nouvelle scène prend forme. Je suis transportée en Afghanistan. Devant moi, une ville ocre recouverte de poussière s'étend à perte de vue. À l'arrière-plan, les montagnes afghanes se dressent, saupoudrées de neige, surplombant Kaboul. Un minaret solitaire s'élève au cœur de la ville, fragile et majestueux à la fois. Je me souviens de ces levers de soleil où l'appel mélodieux du muezzin résonnait, brisant le silence matinal. Cette voix, pure et apaisante, était comme une lueur de sérénité dans un quotidien dominé par la violence. Pendant ces instants volés à la guerre, je m'évadais, contemplant la beauté brute de ce pays. Mais l'Afghanistan n'est pas qu'un décor. C'est une terre marquée à vif par les cicatrices du terrorisme et de l'extrémisme. Chaque rue, chaque bâtiment portent des traces d'explosions. Chaque habitant, la douleur d'un combat incessant pour la liberté. Ce pays, malgré son chaos, a su m'offrir certains des moments les plus simples et les plus intenses de ma vie. Je revois ces nuits étoilées, où, bercée par le doux son d'une guitare sèche, je me sentais en paix malgré les ombres menaçantes. Ces souvenirs me traversent encore, provoquant des frissons et un pincement au cœur. Une partie de mon âme est restée là-bas, parmi ces montagnes et ces cieux infinis. Même aujourd'hui, après toutes ces années, je ressens un profond attachement pour l'Afghanistan et pour les hommes et femmes qui m'ont accompagnée dans ces moments si précieux.

À peine le paysage afghan a-t-il disparu qu'une autre vision surgit, tout aussi chargée d'émotions. Costi. Ce prénom résonne encore en moi, comme une douleur sourde. Costi, c'est le dernier homme avec qui j'ai partagé ma vie. Celui que j'aime toujours, d'un amour mêlé de doutes. Cet amour fragile, si délicat qu'on le redoute à chaque instant, comme s'il pouvait se briser sous le poids de nos maladresses. Celui qui éveille en nous un sentiment d'insuffisance, de trop peu ou pas assez, jamais à la hauteur. Un amour si intimidant qu'on préfère parfois le saboter, par peur de le perdre, pour échapper à cette angoisse qui nous consume. Paradoxalement, la souffrance de l'amour semble parfois plus supportable que la peur qu'il engendre. Peut-on vraiment aimer

lorsque la peur s'installe entre deux cœurs ? Costi, cet homme grand, musclé, blond aux yeux d'azur venu des pays de l'Est, je l'ai perdu un matin de juin, quelque part en Afrique, dans la moiteur suffocante de l'équateur. La dernière fois que je l'ai vu, que je l'ai serré dans mes bras, mes larmes coulaient, il était effondré. On dit que le temps guérit toutes les blessures. C'est faux. Le temps tente, tant bien que mal, de colmater les plaies, de les camoufler, de les adoucir. Certaines blessures, celles qui transpercent l'âme, ne guérissent jamais vraiment.

Une larme solitaire glisse sur ma joue, avant de sombrer dans le vide. Je ressens presque l'envie de la rattraper, comme si elle contenait l'essence des leçons que la vie m'a durement apprises. Soudain, tout s'accélère. Les images se bousculent, s'enchaînent à une vitesse effrénée. J'entrevois une salle entièrement rouge, oppressante. Je me vois, attachée, luttant désespérément contre des chaînes. Dans un coin, je distingue le bras d'un homme. Un sigle y est inscrit : VSR. Puis tout disparaît. Je ne tombe plus. Au contraire, je me sens aspirée vers le haut. La pression devient insoutenable, comme si ma conscience se désintégrait. J'essaie de résister, de rester éveillée. En vain. Tout finit par s'arrêter.

Quel étrange rêve !

Quand je reprends doucement mes esprits, mon corps tout entier est endolori, engourdi par ce sommeil agité. Je n'ose ni bouger ni ouvrir les yeux. Je me contente de savourer le plaisir de sentir une surface dure sous mon corps. Pourtant, ce sol me semble bien trop rigide pour être mon lit douillet. Suis-je tombée ?

Un goût désagréable de sable envahit ma gorge, me rappelant les tempêtes arides et étouffantes du désert. Une intuition m'incite à rester immobile, à savourer cet instant fragile de sérénité. Mais cette paix est rapidement troublée. Au loin, un bruit. Des aboiements. J'ouvre les yeux. L'étonnement cède rapidement sa place à la peur. Du sable. Partout. Un sable d'une teinte rouge orangé que je n'ai jamais vue auparavant. Je relève légèrement la tête, du sable, à perte de vue. Je suis allongée face contre terre, mon corps est douloureux. À ma droite, le bruit s'intensifie. Un nuage de poussière s'élève et se rapproche dangereusement. À environ huit cents mètres, des rochers émergent. Derrière eux, j'aperçois un halo lumineux, semblable à celui des grandes villes.

Il fait nuit, cependant la pleine lune éclaire suffisamment pour que je distingue nettement le paysage.

Le nuage de poussière s'approche. Je devine une meute de chiens ou de loups fonçant droit dans ma direction. Mon corps tout entier se met en alerte. L'adrénaline envahit mes veines, anesthésiant la douleur. Mon cerveau reptilien prend le contrôle et active mon instinct de survie. Je me redresse d'un bond et je m'élance vers la lumière, espérant y trouver refuge. La meute n'est plus qu'à six cents mètres lorsque je commence ma course effrénée. Je fonce vers les rochers, ignorant la douleur et le poids de mes membres lourds. En me retournant brièvement, je distingue une dizaine de chiens de toutes tailles et de toutes races. Lorsque j'atteins enfin l'amas rocheux, je réalise qu'il s'agit du début d'une falaise abrupte. Je suis piégée.

— Réfléchis, Aliya, vite !

Je tente de contrôler ma respiration, d'activer mon cortex préfrontal. C'est alors que je remarque un sentier escarpé qui serpente à travers la falaise. Mon unique chance. Sans réfléchir davantage, je m'y engage, les chiens sur mes talons. Le sentier est traître, étroit et couvert de petites pierres glissantes. Une chute me serait fatale, soit par l'impact contre les rochers en contrebas, soit par les secondes précieuses que je perdrais, offrant ma vie à la meute.

Un bruit sourd me parvient depuis le bas de la falaise. Je jette un coup d'œil rapide et j'aperçois le corps d'un chien, inerte entre les rochers. Un mélange d'émotions m'envahit, une tristesse fugace pour l'animal, mêlée à un soulagement égoïste. Un danger en moins. Grâce à mes entraînements de trail en montagne, je garde mon équilibre et continue à progresser. Peu à peu, je prends de l'avance sur mes poursuivants. La fin du sentier approche enfin. Lorsque mes pieds touchent de nouveau la surface plane et sablonneuse, il ne me reste plus que quelques mètres pour atteindre les premières habitations de la ville.

— Courage, Aliya, tu peux le faire, je me murmure, puisant dans mes dernières réserves d'énergie.

Alors que j'arrive aux abords des bâtiments, des couinements brisent le silence. Je me retourne. Les chiens sont couchés, se tordant de douleur. Quelques instants plus tard, ils se relèvent avec difficulté et repartent en boitant vers la falaise. Le danger s'éloigne enfin. Le souffle court, épuisée, je m'avance d'un pas

incertain vers la ville. Mais ce que je découvre me glace le sang.
Une vision surréaliste. Jamais je n'ai rien vu de tel.
— Où suis-je ?